



Critique

Dom Juan

ODÉON - THÉÂTRE DE L'EUROPE / TEXTE MOLIÈRE / MISE EN SCÈNE, DÉCOR ET COSTUMES MACHA MAKEÏEFF

Après *Trissotin* ou *Les Femmes savantes* (2015) et *Tartuffe-Théorème* (2021), qui déjà autopsiait la figure d'un homme prédateur, Macha Makeïeff crée un admirable *Dom Juan*. Portée par d'éblouissants comédiens, la mise en scène qui traverse avec maestria et souplesse tous les registres impressionne par sa beauté et sa capacité à faire sens ici et maintenant.

Trop connu, trop daté, le *Dom Juan* de Molière ? Besoin d'actualisation, de transformation ? L'admirable mise en scène de Macha Makeïeff prouve qu'en 2024 la partition théâtrale non seulement saisit par sa beauté aux accents baroques et sa cohérence finement maîtrisée, mais accorde aussi à chaque personnage une telle densité et justesse dramatique qu'ici et maintenant le cheminement de la fable subjugue et interroge profondément les spectateurs et spectatrices que nous sommes. Portés par des interprètes de haut vol, chaque réplique fait mouche, chaque geste fait sens. Du burlesque à la tragédie, la

pièce traverse et conjugue tous les registres avec une fluidité et une souplesse qui impressionnent, des scènes hilarantes entre Charlotte et Pierrot ou entre Dom Juan et les frères d'Elvire à celles tranchantes et troublantes où le cynisme froid et opportuniste de « l'époux du genre humain » s'exprime sans limites. Célèbre entre toutes, la pièce énigmatique de Molière créée en 1665 est l'un de ses chefs-d'œuvre qui fustigent les tartuffes, les dévots et l'hypocrisie autant qu'elle questionne le rapport de l'homme aux normes sociales, au Ciel et à la liberté. Mythe nourri de réécritures, *Dom Juan* offre une certaine plasticité d'inter-



Dom Juan dans la mise en scène de Macha Makeïeff.

© Juliette Parisot

Une mise en scène de haute tenue

Macha Makeïeff quitte le Grand Siècle pour créer un *Dom Juan* « très sadien, très XVIII^e siècle français, avec une odeur de lit défait... » Ce faisant, la mise en scène interroge : où en sommes-nous de la séduction, du désir, de la prédation ? Force est de constater que si l'époque enfin libère la parole des femmes, la réponse n'est pas pour autant devenue simple. L'interprétation éblouissante de Xavier Gallais déleste *Dom Juan* de toute superbe, de toute légèreté, de tout appareil de séducteur souriant, laissant apparaître la violence primitive qui accompagne son implacable pouvoir de séduction. Dans une ivresse constante, triste et solitaire, le libertin qui se repaît du corps des

prétation. L'athée foudroyé serait-il un gaillard subversif et révolutionnaire qui remplace la morale par le désir ? Ou, avant tout et surtout, un prédateur totalement insensible à la douleur d'autrui ?

femmes, reclus et traqué, donne en spectacle son désir de possession et son indifférence au Ciel, avant de mourir brûlé et pétrifié. Seul dans le rapport au père transparait une fragilité. La relation ambivalente entre Dom Juan et Sganarelle atteint ici une humanité poignante et une ambivalence cruelle, avec un Sganarelle remarquablement interprété par Vincent Winterhalter, dans une profondeur et une justesse de chaque instant. Parfaitement incarnée par Irina Solano, Elvire est une femme forte et droite qui transcende sa peine et accuse. À l'unisson, Pascal Ternisien (si drôle), Xaverine Lefebvre, Khadija Kouyaté, Joaquim Fossi, Anthony Moudir et Jeanne-Marie Lévy complètent la distribution. Servie aussi par les lumières de Jean Bellorini, le son de Sébastien Trouvé, la mise en scène entrelace avec maestria tous les effets du théâtre. Un *Dom Juan* qui appelle à l'émancipation contre « *les grands seigneurs méchants hommes* », sachant qu'aujourd'hui comme hier « *l'hypocrisie est un vice à la mode* ».

Agnès Santi

Odéon – Théâtre de l'Europe, Place de l'Odéon, 75006 Paris. Du 23 avril au 19 mai, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâches les lundis et le mercredi 1^{er} mai. Tél: 01 44 85 40 40. Durée: 2h30. Spectacle vu au Théâtre national populaire à Villeurbanne.



CULTURE

« Avec “Dom Juan”, Molière démonte le mécanisme du prédateur »

Rencontre avec Macha Makeïeff, dont la mise en scène, créée en mars au TNP de Villeurbanne, s'installe au Théâtre de l'Odéon jusqu'au 19 mai



Macha Makeïeff, à Marseille, en 2016.
OLIVIER METZGER

ENTRETIEN

A 70 ans, Macha Makeïeff réussit la quadrature du cercle, en offrant un superbe *Dom Juan* à la fois inscrit dans une époque – le XVIII^e siècle – et très parlant pour la nôtre. La metteuse en scène s'explique sur ces allers-retours temporels et sur la forme d'archéologie du prédateur qu'offre le chef-d'œuvre de Molière.

D'où votre désir de monter « Dom Juan » vient-il ?

Je pars toujours de quelque chose de très intuitif et, en général, c'est dans le travail que se vérifie la nécessité profonde qui m'a menée vers une pièce. J'ai mis en scène auparavant deux autres textes de Molière, *Les Femmes savantes* et *Tartuffe*, elles aussi centrées sur des figures de prédateur, qui exercent une emprise sur leur entourage. Il y a une porosité entre ces trois pièces autour de l'énigme masculine, qu'il m'a toujours intéressé d'approcher.

Qu'avez-vous redécouvert en relisant la pièce aujourd'hui ?

La pièce est un continent extraordinaire. En la désossant dramaturgiquement, il m'est apparu qu'il fallait vraiment quitter le mythe. Si l'on regarde de près le texte, on voit que Dom Juan est sans cesse empêché : rien n'aboutit dans sa vie. Le spectacle est la chronique de cet homme qui se

croit tout-puissant, qui est du bon côté de l'aristocratie, qui a tout pour lui, mais qui est bloqué de partout. Il y a une forme de *coitus interruptus* permanent dans la pièce, qui nous parle beaucoup aujourd'hui.

Pourquoi inscrire la pièce dans le XVIII^e siècle plutôt que dans le XVII^e de Molière ?

Je pensais que ce phénomène de rejet de Dom Juan par ses pairs et ses pères serait plus lisible au XVIII^e siècle. Sur le plan plastique aussi, le siècle de Sade et de Choderlos de Laclos m'intéresse d'avantage : c'est le moment où l'esprit français est le plus virulent, où la lutte en marche se joue dans les corps, où le ciel est résolument vide. Par ailleurs, je ne voulais pas opposer Dom Juan et Sganarelle comme on le fait toujours, c'est-à-dire quelqu'un qui aurait de l'esprit et l'autre qui serait un benêt. Je voulais vraiment une osmose entre ces deux-là et, pour cela, un Sganarelle presque aussi spirituel que son maître.

Il y a aussi la pratique de l'ironie que j'entends dans la langue de Molière. Pour moi, il parle tout le temps de l'ambivalence de ses personnages : la parole n'est pas l'expression absolue de ce qu'ils ressentent. Plus que jamais dans *Dom Juan*, le corps et la parole ne sont pas au même endroit, surtout chez les femmes. Sur tous ces points, j'ai trouvé que le XVIII^e siècle allait mieux raconter l'affaire : c'est le moment où cette

aristocratie qui se débarrasse de Dom Juan est au bord de l'abîme, elle sent bien que quelque chose va se fracturer.

Vous évoquez les figures du marquis de Sade et de son valet Latour. Pourquoi ?

La lecture que je fais des duettistes Dom Juan-Sganarelle m'a évoqué la relation entre Sade et Latour, qui étaient des sortes de compagnons de frasques et se livraient à des jeux de miroirs, où les rôles de maître et de valet étaient inversés. Et ce XVIII^e sadien permet d'aborder la question du mal, déjà présente chez Molière: qu'est-ce que c'est que de faire mal à l'autre, qu'est-ce que c'est que cette jouissance, pas seulement de faire le mal, mais de faire du mal, de blesser l'autre ? Dans la littérature du XVIII^e, c'est quand même cela que l'on entend, chez Sade, Laclos et d'autres. Ce mystère qui consiste à faire mal à l'autre pour se sentir vivant et pour jouir.

Dans votre mise en scène, vous laissez tomber le ciel et la statue du Commandeur, pour la recadrer sur la relation de Dom Juan avec son père, avec les pères...

Je voulais quitter le théâtre de machine, le côté surnaturel, pour quelque chose de surréel, qui nous ressemble davantage. On ne croit plus aujourd'hui que le ciel va frapper Dom Juan... En revanche, depuis la première fois

où j'ai lu la pièce, au lycée, la figure du père m'a toujours terrifiée, ce père qui dit à son fils sa « honte de [l'] avoir fait naître ». Comment peut-on blesser davantage un être, lui retirer toute existence ?

Or, le philosophe Kierkegaard parle justement du séducteur comme quelqu'un qui n'a pas d'existence: sans la proie, le prédateur est vide. Comme dans *Dom Juan* les mères sont absentes, en un trou dramatique magnifique présent dans presque toute l'œuvre de Molière, la cruauté du père, qui dénie toute existence à son fils, met Dom Juan face au vide. Cette recherche de destruction, instinctive, fait aussi partie du mystère masculin.

C'est pour cela que je voulais montrer un Dom Juan qui pleure. Il restera toujours un fils maudit. Il est une des nombreuses variations sur les fils chez Molière, qui sont toujours rejetés, déshérités, méprisés, tandis que les filles, elles, sont vendues, objets de transactions. La violence qui est faite à

**« Je voulais
montrer un Dom
Juan qui pleure.
Il restera
toujours
un fils maudit »**

la génération nouvelle dans son théâtre est terrible, c'est aussi puissant que dans la littérature russe de ce point de vue. Il me semblait important que, dans la monstruosité, les pères prennent leur part. Parce que l'on a toujours tendance à dire que ce sont les femmes qui engendrent les monstres.

Pourquoi, dans ce cas, Dom Juan remplace-t-il un système d'asservissement par un autre, qui s'exerce à l'égard des femmes ?

Le message politique de Molière est très profond sur ce point. Le système patriarcal n'engendre pas que l'héritage : il engendre aussi le rejet, et ce rejet fabrique des monstres. Si l'on est hors jeu dans ce système, on devient très dangereux. Dom Juan est un monstre, très clairement. Et sa relation aux femmes est évidemment le grand sujet : Molière démonte le mécanisme du prédateur, en le faisant tomber en poussière. La fracture de cet enfant-homme, qui n'est pas admis du côté du père, l'amène à reproduire le même mécanisme avec les êtres qui lui sont inférieurs, c'est-à-dire, dans la société de son temps, les femmes et les serviteurs.

Ce qui m'intéresse beaucoup, c'est la manière dont Molière montre comment le chagrin de l'homme est aussi un piège pour les femmes. Face à lui, Elvire est totalement divisée. Un des aspects les plus percutants du génie de Molière est sa façon de saisir comment, quand Elvire vient lui demander des comptes, Dom Juan ne lui oppose que le silence, lui signifiant ainsi son inexis-

tence. Parler du prédateur en ses silences rencontre de nombreux échos. Quelle femme n'a pas vécu cela ? On essaie de parler, et l'on ne vous écoute pas, on ne vous entend pas. Et cela vous jette dans une sorte de non-lieu dont il faut ressortir après. Le prédateur est un être qui divise l'autre, le projette dans une confusion.

Qu'est-ce qui explique la séduction de Dom Juan ? Car il séduit les femmes, il ne les viole pas...

L'explication, c'est d'abord le corps. La séduction, l'aimantation des corps, c'est quelque chose qui existe. Mais il y a aussi chez les femmes la construction de la représentation de l'homme : ce sont largement les femmes qui inventent le mythe de Dom Juan. Elles propulsent l'image de cet homme qui pourrait être ordinaire à un endroit quasi mythique. Quand l'amour se pose sur un être, on le voit comme un destin, quelque chose d'irrévocable. Il y a cette part d'animalité, l'instinct, l'odeur, la peau, la chaleur de l'autre corps, mais il y a aussi, et surtout chez les femmes, la fabrication mentale de l'être aimé. Et sans doute la séduction du personnage s'augmente-t-elle justement de ce chagrin, de cette fragilité de Dom Juan.

Comment le contexte actuel du mouvement #metoo, qui n'apparaît pas directement dans votre spectacle, a-t-il pu jouer dans votre lecture de « Dom Juan » ?

J'ai été très marquée et touchée, ces dernières années, par les témoignages d'actrices, Judith Chemla et Judith Godrèche en

« En tant que metteuse en scène, j'ai connu la crainte de l'effacement, qui touche les femmes artistes »

tête, sur la violence qu'elles ont subie. Et très intéressée par les travaux de la critique et autrice Hélène Frappat, notamment dans son livre *Le Gaslighting ou l'Art de faire taire les femmes* (L'Observatoire, 2023). Ce n'est pas un hasard si les actrices ont été au cœur du mouvement #metoo : cet endroit de la comédienne entre les mains d'un metteur en scène a été d'une cruauté absolue, frisant parfois le sadisme dans le regard porté sur le corps des femmes. Moi qui aimais tant jouer, cela m'en a dégoûtée, je n'ai pas supporté. Et puis, en tant que metteuse en scène, j'ai connu la crainte de l'effacement, qui touche surtout les femmes artistes : dans ma génération, beaucoup ont été éclipsées. Je le dis sans amertume, mais j'ai vécu cela moi-même : c'est comme si quelque chose tentait de vous effacer.

Voulez-vous dire que, dans le couple artistique que vous avez formé avec le metteur en scène Jérôme Deschamps, vous aviez l'impression d'être dans l'ombre ? Que votre travail n'était pas reconnu ?

Aux alentours de mes 40 ans, j'ai fait une dépression nerveuse as-

sez grave, où se sont répondus l'effroi de l'enfance et un sentiment de dépossession.

Le tandem artistique avec Jérôme Deschamps s'est défait, et j'ai décidé d'inventer mes propres spectacles. J'ai pu alors, peu à peu, mettre des mots sur le flou de la situation qui avait été la mienne. Quand j'étais jeune, je faisais tout par amour – du théâtre, d'un homme, d'une vie que j'avais choisie où le théâtre et la vie se confondaient. On inventait à deux, et je ne revendiquais rien pour moi-même.

Au début, je n'allais même pas saluer à la fin des spectacles, et il y avait à peine mon nom sur les affiches. Peu à peu, la situation s'est éclaircie, nous sommes arrivés à une parité, un équilibre. Mais, néanmoins, je me sentais régulièrement comme dépossédée, pas tant dans ma relation avec Jérôme Deschamps que dans le regard que l'on portait sur ma part artistique. C'était étrange de devoir revendiquer ce qui existait de fait et faire entendre une vérité. La reconnaissance est une question de vie ou de mort psychique, pour une artiste.

En montant *Dom Juan*, il ne s'agit pas de se livrer à une chronique personnelle, mais dans le spectacle court forcément tout ce que nous avons pu ressentir pendant toutes ces années, mes amies actrices et moi-même. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FABIENNE DARGE

Dom Juan, de Molière. Mise en scène de Macha Makeieff. Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e, du 23 avril au 19 mai.

Edition : 25 avril 2024 P.11
 Famille du média : PQN (Quotidiens nationaux)
 Périodicité : Quotidienne
 Audience : 729000
 Sujet du média : Economie - Services



Journaliste : Philippe Chevilley
 Nombre de mots : 469

IDÉES
art&culture
 Un « Dom Juan » d'enfer

Philippe Chevilley

Il est vibrionnant, sardonique, veule, orgueilleux, batailleur, survolté, proche de l'implosion. Le Dom Juan de Xavier Gallais, dirigé par Macha Makeïeff au Théâtre de l'Odéon, n'a rien du séducteur triomphant, comme on le représente souvent. Il flamboie certes, mais de ses derniers feux. Derniers retours de flamme pour la route... de l'enfer.

Le prodigieux comédien nous entraîne dans le délire d'un libertin usé, à bout de course, qui arrive tout juste à surprendre encore son fidèle valet, Sganarelle (limpide et touchant Vincent Winterhalter). Quant à ses dernières conquêtes, elles se rebiffent, elles se dérobent. Jusqu'à la suppliciée Elvire, qu'il a abandonnée juste après leurs noces, ici campée par une Irina Solano ardente et droite, refusant son statut de victime.

Macha Makeïeff a déplacé l'action de la comédie de Molière au XVIII^e siècle, orchestrant un bal libertin sauvage où plane l'ombre du Divin Marquis. La metteuse en scène réinvente l'unité de lieu : tout se passe dans la maison de Dom Juan ou à sa porte. La traque des jolies paysannes, revue comme une pantomime, la querelle en trois temps avec les frères d'Elvire, même le spectre du Commandeur cernent le séducteur. Tour à tour libre penseur sans scrupule, puis faux dévot à la manière d'un Tartuffe, notre antihéros

THÉÂTRE
Dom Juan
 de Molière.

Mise en scène de Macha Makeïeff. Jusqu'au 19 mai au Théâtre de l'Odéon (Paris).

provoque les démons d'un ciel vide, convoqués dans son univers mental.

Toile de maître

Sobre à première vue, le décor de Macha Makeïeff révèle petit à petit ses trésors

baroques, l'intérieur peint d'un clavecin, le moelleux d'une alcôve, un ciel brouillé en arrière-plan. Joliment éclairé par Jean Bellorini, directeur du TNP de Villeurbanne, où le spectacle a été créé, l'ancre de Dom Juan a l'allure d'une antichambre de l'enfer, séduisante et horrifique à la fois. Le tableau final écarlate, où le héros gît sur le sol, tel un oiseau mort, évoque une toile de maître. Les fantômes de ses conquêtes paradent en fond de scène. Le spectre qui l'a précipité en enfer est une Commandeuse (Xaverine Lefebvre). Dom Juan, vaincu par les femmes...

Politique dans sa dénonciation de la masculinité toxique et de la fausse bien-pensance religieuse, onirique dans son esthétique, ce « Dom Juan » néobaroque n'en est pas moins comique. Les joutes plus ou moins feutrées avec Sganarelle, l'humour second degré des jeunes seconds rôles (Joaquim Fossi, Anthony Moudir) provoquent le rire. Le rire forcément grinçant d'une comédie noir corbeau, dans laquelle le mal n'a besoin ni de Dieu ni du diable pour faire des ravages. Grâce au jeu transcendant de Xavier Gallais, son acteur fétiche, Macha Makeïeff nous renvoie à notre humanité vacillante. ■